

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 3

Artikel: Deux avarés
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195369>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de terreur nerveuse, lorsque Gessler, marchant d'un pas saccadé vers Guillaume-Tell, lui demanda d'une voix sifflante pourquoi il a méprisé « l'autorité sacrée de César et la sienne », en refusant de saluer le chapeau.

Tell répond qu'il n'a pas eu l'intention d'offenser le gouverneur. Le moment réellement poignant du drame est arrivé. Tout le monde sait que Gessler va forcer Guillaume-Tell à viser une pomme placée sur la tête de son fils, à cent pas.

Et l'on frémit, en effet, lorsqu'on entend Grantz-Gessler demander à l'acteur jouant le rôle de Tell combien il a d'enfants. — Deux, répond Guillaume. — Quel est celui que tu aimes le mieux? reprend le tyran. — Je les aime également. — Soit! tu vas, à l'instant, placer l'un de tes fils à cent pas; mets-lui une pomme sur la tête, lance une flèche sur cette pomme. Si tu ne l'enlèves du premier coup, tu es un homme mort!

Guillaume-Tell supplie le monstre de ne pas lui imposer une pareille épreuve.

— Je veux que tu obéisses, rugit Grantz, d'une voix formidable.

Tell supplie de nouveau. Le bailli est impitoyable.

Mais, ô surprise! sa voix a perdu son accent farouche, ses yeux sont troubles; il semble qu'il soit sur le point de pleurer, et c'est comme à regret qu'il somme encore une fois l'archer de s'exécuter séance tenante.

Guillaume s'écrie alors: « Tirer sur mon enfant!... Monseigneur ayez pitié de moi! »

Les spectateurs, intéressés au plus haut point, attendent la fatale réponse. Gessler doit, à cet instant, cueillir une pomme pour la remettre lui-même à Guillaume-Tell...

Mais, au lieu de s'avancer menaçant et terrible sur le rebelle, il s'arrête, il hésite, il tourne cette pomme entre ses mains d'un air apitoyé.

Enfin, à la stupéfaction de tous, acteurs et spectateurs, il la rejette dans les coulisses, tombe sur un rocher et se met à pleurer à chaudes larmes. — Non! gémit-il, je ne saurais ordonner une chose aussi cruelle... Rasure-toi, Guillaume... Rassurez-vous tous... mes amis, mes frères... je vous fais tous libres! Embrassez-moi, et allons boire une chope!

On juge de l'effarement général. Les artistes quittent la scène, le public reste ahuri. Grantz-Gessler continue, hébété, à demander pardon à la Suisse, au milieu de hoquets... Ce soir-là, décidément, il avait eu l'ivresse trop tendre. Elle l'avait poussé à changer le dénouement de Schiller, comme trop farouche, et à prêter à l'odieux bailli des sentiments imprévus de clémence!

Coumeint quiet, po être préfet, n'est pas tot d'être boun'infant.

Ein 45, adon dè clia granta revoluchon que là a z'u pè Lozena, iò lè ristous ont dû bastâ et iò lè gripiuch ont eimpougnî lo temon dè l'appliâ dâo canton dè Vaud, l'a failu on moeint po tot remettre ein oodre, kâ quand on degueliè onna vilhie ramure, n'est pas lo tot d'avâi dâo marain, faut preparâ la frêta, lè tsevrans et tota la tralêson; et adon, l'avâi, coumeint dè justo, failu degomâ la pe granta eimpartiâ dâi z'hommo hiaut piaci, coumeint lè préfets, lè receviâ, lè dzudzo et tant d'autro, po lè reimpiaci pè dâi gaillâ dâo nové parti; kâ n'ia pas! lo gouvernemeint ne pâo pas avâi po lo servi dâi lulus à quoui ne sè pâo pas fiâ, que lài fariont petétrè boun'assembliant pè dévânt et que lo délavériont pè der-râi; et ne faut pas être ébâyi se après onna revoluchon on remet tot à nâovo.

Don, ein 45, quasu ti lè préfets aviont betetiulâ et l'ein failiâ dâi z'autro. On citoyen que s'étâi gaillâ dèmenâ tandi la revoluchon et qu'étâi z'u à Lozena avoué on pecheint dordon po soi-disant éterti cliâo ristous se per hazâ renasquâvont dè débagadzi, avâi einviâ d'être nonmâ préfet dè son distrit et ye dut sè budzi et sè demézèzi po cein, kâ nion n'arâi sondzi à li. Ye va don sè recoumandâ à n'on conseiller qu'étâi se n'ami et qu'étâi assebin l'ami dè monsu Druey, dè prédzi por li et dè tâtsi dè lo fèrè nonmâ. Lo conseiller s'ein va don on dzo pè Lozena po trovâ lo père Druey, qu'étâi coumeint quoui derâi lo Bismarck dâo canton dè Vaud, kâ l'est li que coumandâvè, et tot cein que volliâvè, lè z'autro desont: amein!

Mâ Druey cognessâi dè reputachon lo gaillâ qu'allugâvè la piaci dè préfet, et ne sè tsaillessâi pas dè li, po cein que parè que y'avâi oquiâ à derè su son compto. Assebin quand lo conseiller lài dévezâ dè l'affèrè ein lài recoumandeint lo coo, lo père Henri n'ein volliè pas ouërè parlâ et lài dit que n'étâi pas l'hommo que failiâ.

— Ne dio pas que n'iaussè rein à derè, lài fâ lo conseiller, binsu que l'a dâi défauts; l'est petétrè on pou vi, mâ l'est tant boun'einfant.

— Boun'einfant! boun'einfant! repond lo père Druey, Cadet Roussel assebin étâi boun'einfant, et portant n'a jamé étâ préfet!...

Adon Druey s'est levâ dè dessus sa chaula et lo conseiller qu'a vu que n'iavi rein à fèrè sè levâ assebin, lài a de: « A la revoyance! » et s'est reintornâ tâtsi dè consolâ sè n'ami.

Un grand cinquantenaire en chirurgie.

— La présente année, nous dit le *XIX^e Siècle*, est la cinquantième d'une des applications scientifiques les plus bienfaisantes et les plus merveilleuses que la race humaine ait réalisées. C'est le 14 octobre 1846, qu'à Boston, Warren pratiqua l'ablation d'une tumeur du cou sans que le malade en eût conscience, grâce à l'éthérisation qui fut la première forme de l'anesthésie; la chloroformisation ne tarda pas à la remplacer. C'était la première opération chirurgicale faite dans ces conditions miraculeuses d'apparence. Il est à présumer que la chirurgie, transformée par cette découverte, ne laissera point passer cette date sans la glorifier.

Le 14 octobre 1846, il y avait sept années qu'un chirurgien français des plus expérimentés, des plus célèbres et des plus autorisés, Velpeau, professeur à la Faculté de Paris, membre des Académies des sciences et de médecine, avait écrit:

« Éviter la douleur dans les opérations est une chimère qu'il n'est pas permis de poursuivre. »

Quel malheur pour l'humanité souffrante si, par déférence pour un tel arrêt, rendu de si haut, on eût renoncé à poursuivre cette chimère!

Mais qu'est-ce donc que l'autorité en matière de progrès scientifique? Car s'il était ici un homme compétent, n'était-ce pas Velpeau? Et à quels signes reconnaîtra-t-on la chimère si l'idée de pratiquer sans douleur les opérations les plus graves n'en était pas une?

Le succès de Warren eut l'effet de l'éclat de la poudre: l'anesthésie prit tout de suite par tout l'univers. L'utopie de la veille fut l'incomparable conquête du jour.

L'ancienne promenade des Eaux.

Chacun se souvient de la jolie promenade des Eaux, où coulait, sous de magnifiques ombrages, une source ferrugineuse, qu'on a peut-être eu tort de laisser disparaître dans les nombreuses transformations que ce quartier a subies depuis quelques années. C'est aussi dans ce vallon que se trouvait une ancienne poudrière, qui sauta en 1811.

Le célèbre médecin Tissot recommandait l'usage des eaux du Vallon, et voici ce qu'on lit à leur sujet dans les archives communales:

1704. — Rapport fait par Monsieur Ripon, docteur en médecine, commis par les H. S. de Lausanne pour l'examen des eaux minérales de la *Poudrière* dudit Lausanne; assistants à ce, Messieurs d'Apples

et Constant..., aussi docteurs en médecine, et Monsieur de Montricher, apothicaire.

Lesquelles eaux sont dites apéritives et propres à enlever les obstructions qui causent la plus grande partie des maladies, et sont au sentiment dudit M. d'Apples, d'autant plus estimables que leur Efficace est plus grande à procurer des selles que des urines.

Signé de tous ces Messieurs Commis et Assistants.

L'IMPÉRIALE

DEPUIS QUAND NOUS LA PORTONS

La Royale, comme nul ne l'ignore, est une petite touffe de barbe que certains hommes laissent parfois pousser sous la lèvre inférieure. On l'appelle aussi « mouche » et « impériale ».

Le nom de *mouche* s'explique facilement par la ressemblance que présente cette touffe de poils avec ces petits morceaux de taffetas que les dames s'appliquent sur le visage pour faire ressortir la blancheur de leur peau. Quant au nom de « impériale », il se comprend aussi sans difficulté; il résulte d'un changement politique. Tout ce qui est royal sous les rois devient nécessairement impérial sous un empereur. Mais d'où vient le nom de *royale* appliqué à cet ornement du visage masculin? Était-il l'attribut des rois? Les souverains seuls avaient-ils le droit ou l'habitude de tailler leur barbe de manière à ne conserver que quelques poils sous la lèvre inférieure? L'histoire de la barbe ne nous apprend rien de semblable. On ne voit nulle part que les rois se soient réservé le monopole de la *royale*. Rien même n'indique qu'ils aient eu une prédilection quelconque pour cet ornement.

Si l'on en croit Tallemant des Réaux, voici quelle serait l'origine de cette dénomination:

Louis XIII, réduit par son ministre Richelieu au rôle de roi fainéant, s'ennuyait considérablement sur le trône. L'ennui, hélas! ce triste compagnon de l'oisiveté, n'épargne personne.

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Louis, que l'histoire a surnommé *le Juste*, parce qu'il était né sous le signe de la Balance, mériterait plutôt le surnom de *l'Ennuyé*. Jamais prince n'a tant bâillé de sa vie. Comme l'occupation est le seul remède contre l'ennui, le roi chercha, en dehors des fonctions royales qui lui étaient interdites, un passe-temps qui lui permit de tuer la journée — cette interminable journée qui ne finit pas quand rien ne la remplit. — Il se fit donc successivement jardinier, serrurier, charpentier, cuisinier. Tour à tour, il mania le râteau, la lime, le rabot, la casserole. Armé d'une lardoire, en guise de sceptre, on pouvait le voir au milieu des marmittes donner des ordres, goûter les sauces, faire sauter un poulet ou piquer un foie de veau. Mais de tous les métiers, celui qu'il préférait, c'était celui de barbier. Il paraît qu'il maniait le rasoir avec une habileté merveilleuse.

Pourtant, malgré ces multiples occupations, le roi s'ennuyait toujours.

Un matin, plus triste encore que d'ordinaire, il faisait mousser son savon. L'opération terminée, il contempla son œuvre d'un oeil mélancolique. Tout à coup, son regard s'anima, un rayon de joie vint illuminer son visage: une idée lui est venue à l'esprit.

Il convoque dans son cabinet tous les officiers de sa maison. Ceux-ci s'empressent de se rendre à l'ordre de leur souverain. Louis les fait asseoir en cercle par ordre de grade, et de sa main royale les savonne et les rase tous les uns après les autres. L'opération était terminée que les officiers n'étaient pas encore revenus de leur surprise. Tous les visages sont rasés, complètement rasés, à l'exception d'une touffe de barbe laissée sous la lèvre inférieure.

Cette mode nouvelle fit fureur. Tous les grands de la Cour s'empressèrent de la suivre; les bourgeois, à leur tour, imitèrent les grands; de sorte qu'on ne vit plus que des visages ornés de la *mouche*, qui prit alors le nom de *royale*.

C'est ainsi que le caprice d'un roi qui s'ennuyait a enrichi notre langue d'une expression nouvelle.

IKTIS.

DEUX AVARES

Deux vieux époux de Normandie, possédant de belles terres, mais vivant par lésinerie comme

d'humbles paysans, reçurent, un soir, leur fermier qui apportait le prix de son loyer en pièces de cent sous. Il vida le sac sur la table; le total y était bien. Mais, après son départ, les deux harpagons comptèrent l'argent une seconde fois et s'aperçurent, avec épouvante, qu'il manquait cinq francs. Ils cherchèrent, fureterent partout. Rien ! Ils recommencèrent le compte, défirent et refirent les piles d'écus. Il en manquait toujours un. Impossible de rien réclamer au fermier, qui avait compté devant eux. Ils étaient au désespoir.

Alors le bonhomme eut une inspiration héroïque. « Couchons-nous sans souper, dit-il à sa femme. Ce sera toujours ça de rattrapé sur les cent sous. »

Sa digne compagne se mit au lit sans hésiter. Pour la rejoindre, l'homme ôta ses sabots, lorsque, dans l'un d'eux, il vit briller l'écu, qui était tombé là sans faire de bruit, à cause de la paille.

Plein de joie, il le serra dans l'armoire, avec les autres. Puis, se tournant vers le lit :

— Dis donc, ma femme... Il est bien tard... Est-ce que vraiment tu vas te relever pour rallumer le feu, pour mettre le couvert ? Si nous ne soupions pas, quand même ?...

La vieille approuva, bien entendu. Pour les avarices, quand une économie est faite, il n'est guère possible d'y renoncer.

A l'occasion de la mort d'Alexandre Dumas, fils, on a cité ces quelques vers, qui sont vraiment délicieux :

ECHANGE

En me promenant ce soir au rivage,
Où, pendant une heure, à vous j'ai rêvé,
J'ai laissé tomber mon cœur sur la plage;
Vous veniez ensuite et l'avez trouvé.

Dites-moi comment finir cette affaire.
Les procès sont longs, les juges vendus.
Je perdrais ma cause. Et pourtant que faire ?
Vous avez deux cœurs et je n'en ai plus.

Mais dès qu'on s'entend bientôt tout s'arrange;
Et souvent le mal nous conduit au bien !
De nos cœurs entre eux faisons un échange :
Rendez-moi le vôtre et gardez le mien.

Un mot historique. — Un mot historique singulièrement crâne et peu connu est celui du commandant de Fouchier, pendant la guerre de 1870. Délaissé, oublié avec un bataillon du 37^e de marche, il tient, depuis vingt-quatre heures, contre des forces considérables, et se voit enfin cerné dans un cimetière où sa défense est sans espoir.

Un officier allemand s'avance :

— Faites donc cesser le feu de vos hommes, commandant, lui dit-il, vous voyez bien que tout est fini !

Et le commandant répond ces paroles admirables :

— Faire cesser le feu de mes hommes, ce n'est pas mon affaire, c'est la vôtre.

Le goût parisien. — C'était quelques années après la guerre, nous dit le *Petit Parisien*. Le chancelier de fer s'entretenait avec un diplomate français. Le « goût parisien » devint le sujet de la conversation. Brutal comme toujours, le Teuton raillait lourdement et parlait de notre légèreté.

— D'accord, répondit le diplomate, je vous concède tous nos défauts, mais vous conviendrez de notre ingénuité que jamais personne n'a discutée. Donnez à nos Parisiens la chose la plus inutilisable, ils sauront en tirer parti... et avec goût.

— Eh bien ! voilà, riposta le prince, voilà un de mes cheveux : envoyez-le à vos Parisiens.

— Pour en faire ?

— Un bijou, s'ils le peuvent !

Huit ou dix jours après, le diplomate remettait au prince un écrin aux couleurs françaises, qui contenait ce bijou symbolique : l'aigle allemand portant au bec, par le cheveu envoyé, les deux écussons d'Alsace et de Lorraine. Bismarck comprit ; il ne demanda point

d'explication. Depuis ce jour, il n'aime pas qu'on lui parle du goût parisien.

Les adieux d'un pasteur à ses ouailles dans une ville du Far-West :

« Mes bien-aimés,

» Notre séparation ne me semble pas pénible pour trois raisons : vous ne m'aimez pas, vous ne vous aimez pas les uns les autres et le Seigneur ne vous aime pas. Si vous m'aimez, vous m'auriez payé mes services pendant les deux années que j'ai passées ici. Vous ne vous aimez pas les uns les autres, sans quoi j'aurais eu plus de mariages à célébrer. Et le Seigneur ne vous aime pas, car s'il vous aimait, il aurait rappelé à lui un plus grand nombre d'entre vous et j'aurais eu plus de services funèbres à conduire. »

Les paroissiens n'ont pas, paraît-il, pressé leur pasteur de rester parmi eux.

Inutile d'ajouter que c'est un journal américain qui rapporte ce petit discours.

Un souvenir historique raconté par la New-Musikzeitung :

En Angleterre, sous le règne de Charles II, les mœurs étaient à ce point sévères qu'on allait jusqu'à exclure les femmes de la scène. En conséquence, les rôles féminins étaient confiés à des jeunes gens travestis comme il convenait. Certain soir, le commencement du spectacle se faisait longuement attendre. Le public devint impatient, et le roi, qui était arrivé depuis un bon moment, se montra fort contrarié du retard. Au bout de quelques minutes, il fit venir le directeur.

— Que se passe-t-il donc aujourd'hui ? demanda le roi avec courroux ; n'allez-vous pas vous décider à commencer la représentation ?

— Veuillez me pardonner, sire, répondit le directeur en s'inclinant profondément, mais... la reine n'est pas encore rasée !

Charles II éclata de rire et attendit patiemment que la reine eût terminé sa barbe.

Marseillais en chasse. — L'histoire est un peu vieillotte, mais bien amusante.

La scène a trois personnages, se passe à Marseille sur la terrasse d'un café.

Un Marseillais. — Et d'où viens-tu ?

2^e Marseillais. — Ze viens d'Afrique, mon bon.

1^{er} Marseillais. — Quoi faire ?

2^e Marseillais. — Chasser le lion ?... Le premier jour, après mon déjeuner, je fume une cigarette et je me dis : « Si tu allais à l'affût du lion ?... » Je vais à l'affût, il passe un lion... Pan ! je le tire et je le tue ! Le soir, après mon dîner, je fume une cigarette et je me dis : « Si tu allais à l'affût du lion ?... » Je vais à l'affût, il passe un autre lion... Pan !... Je le tire et je le tue. Le lendemain, après mon déjeuner, je fume une cigarette et je me dis : « Si tu allais à l'affût du lion ?... » Je vais à l'affût, il passe un lion... Pan !... Je le tire et je le tue.

Un officier de zouaves, assis à côté du chasseur et visiblement énévéré. — Si vous tuez un autre lion, je vous flanque une gifle !

Le 2^e Marseillais imperturbable. — Le soir, après mon dîner, je fume une cigarette et je me dis : « Si tu allais à l'affût du lion ?... » Je vais à l'affût... il passe un lion... Pan !... Je le tire... et je le manque...

Un nouveau relève-jupe. — Une des plus jolies artistes londonniennes s'est avisée de dresser son chien à lui servir de page. Les rues de Londres étant assez souvent sales et boueuses et l'artiste ne voulant pas avoir l'embarras de tenir sa jupe relevée, elle se fait accompagner, par les mauvais temps, d'un mi-

gnon terrier irlandais. Celui-ci, trotinant sur le côté et légèrement en arrière, tient soigneusement la traîne entre ses dents, comme le ferait un bon retriever d'une pièce de gibier et prend le plus grand soin à éviter que l'étoffe ne traîne par terre. Discrètement révélées, les chevilles de l'artiste ne perdent rien à l'emploi de ce procédé.

Il est de toute nécessité, on le comprendra, qu'un chien relève-jupe soit dressé avant tout à dédaigner dans la rue ses congénères...

PROBLÈME

Jean porte à une dame, de la part de son maître, un panier de pêches avec un billet ainsi conçu :

« Madame. — Je viens de cueillir mes pêches italiennes et je vous en expédie dz. Veuillez vérifier si le nombre y est, car le porteur est quelque peu gourmand. »

En route, Jean prend naturellement connaissance du contenu du billet, puis de celui du panier. Il mange une pêche, une seconde et une troisième. Il se permet d'en offrir deux à une connaissance et en mange encore une. Puis il empoche enfin autant de fruits qu'il en a déjà enlevés et remplace adroitement sur le billet les lettres dz par un 8. Il arrive avec son envoi chez la dame qui, après avoir vérifié le contenu qu'elle compare au chiffre inscrit sur la missive, remet à Jean un mot pour remercier son maître et lui déclarer que le compte y est.

Combien y avait-il de douzaines de pêches dans le panier et par quel moyen Jean a-t-il caché son larcin ?

Nous avons encore à livrer quelques primes arriérées. Elles seront expédiées lundi.

Recette.

Pour peler les pommes. — Sans rien toucher à la pelure, on conseille de les plonger pendant une minute et même moins dans l'eau bouillante. Les pommes se pèlent alors comme les pommes de terre et la pelure seule s'enlève sans difficulté et sans que la chair du fruit y adhère.

Boutades.

La femme n'est heureuse que lorsqu'elle peut mettre ses pieds dans des chaussures trop petites et sa tête dans un chapeau trop grand.

Mademoiselle Marguerite, une jolie blonde, fille d'un vieux loup de mer, le capitaine Pamphile, est en vacances.

— Tiens, fillette, lui disait hier le capitaine, bourre-moi ma pipe.

— Mais, petit père, je ne sais pas.

— Comment, mille sabords !... tu ne sais pas bourrer une pipe ?... Mais qu'est-ce qu'on vous apprend donc à la pension ?

A l'école :

Le maître. — Si mes trente élèves mangent en tout cent-vingt pommes, cent-cinquante pruneaux et quatre-vingt-dix abricots, qu'aura chacun d'eux.

Un élève. — Mal au ventre.

Le malade. — Mais, docteur, tant de renseignements, vous m'en demandez vraiment trop.

Le docteur (en colère). — Eh bien, alors, prenez un vétérinaire ; il ne demande rien à ses malades.

THÉÂTRE. — *Le Malade imaginaire*, de Molière, a fait jeudi une belle salle. Comme d'habitude, de nombreux pensionnats, fidèles à ces soirées classiques. M. Scheler a fort bien tenu le rôle d'Argan. — On annonce pour demain **La dame de Monsoreau**, drame en 5 actes et 10 tableaux, par A. Dumas. Cette pièce abonde en épisodes émouvants et met en scène de si nombreux personnages, qu'elle aura sans doute grand succès.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.